

Éthiopie, la future usine du monde

Justine Boulo, d'Addis-Abeba

Qu'ils soient chinois, turcs ou autre, de grands groupes industriels s'installent en Éthiopie, devenue l'eldorado des manufacturiers.

Les experts parlent de l'ancienne Abyssinie comme d'un futur Pakistan. Oui, la future usine du monde pourrait siéger dans la Corne de l'Afrique. "50 dollars contre 500 dollars". La disparité entre le salaire mensuel d'un ouvrier éthiopien et celui de son confrère chinois n'ouvre droit à aucune hésitation. Résultat : aujourd'hui, beaucoup d'entrepreneurs misent sur l'Éthiopie pour installer leurs manufactures de textile et de cuir. Un signe qui ne trompe pas. Le géant du prêt-à-porter H&M a annoncé fin août vouloir étendre son réseau de fournisseurs à l'Éthiopie. Quant à Huajian, une entreprise chinoise, elle a déjà franchi le pas il y a un an. Elle a installé une usine de 3 000 ouvriers dans la banlieue d'Addis-Abeba. Pour information, Huajian fournit Guess, Naturalizer, Clarks et Toms. Pour Wei Yong Quan le "general manager", homme qui a le sourire rare, "le choix de l'Éthiopie se justifie amplement". "En Chine, on devrait payer un ouvrier entre 450 et 500 dollars par mois. Ici, c'est 50 dollars, même si le coût du travail est loin d'être notre première motivation." Selon le *Wall Street Journal*, le coût de production dans ce pays africain sera plus important qu'en Chine dès 2019. "L'économie éthiopienne croît, les salaires augmentent. Mais ils continuent d'augmenter aussi en Inde, en Chine. Il n'y a aucun doute que l'Éthiopie sera un leader dans la manufacture textile et cuir", dit Mayur Kothari, gérant de l'Indian Business Forum à Addis-Abeba.

Un gros avantage : la matière première est sous la main

Reg Hankey est à la tête de Pittards, une entreprise britannique spécialisée dans la confection de gants en cuir. Ceux-ci sont exportés vers le marché américain et japonais. Dans son usine, 650 employés produisent 3 700 paires par jour. "Moins rapides, moins productifs, les ouvriers éthiopiens savent en revanche faire de la qualité", affirme-t-on chez Pittards. "Quand vous faites un calcul financier sur le produit fini, le pourcentage dépensé dans la main-d'oeuvre est minime. Les plus grosses dépenses sont l'achat du cuir. Donc, si je paye quelqu'un moins cher, mais pour avoir plus de pertes ou de produits endommagés, je mets un terme au business", explique-t-on chez Pittards, qui a installé sa première usine en Éthiopie en 2004. Après, elle a acquis sa propre tannerie. C'était en 2009. Pour ce pionnier, "l'avenir de la manufacture, dans n'importe quel secteur, ne sera pas qu'une question de coût du travail, mais de savoir où se trouve la matière première".

Dans ce domaine, l'Éthiopie a de sérieux atouts. Pour le cuir, par exemple, c'est un pays béni. L'Éthiopie possède en effet le cheptel le plus important d'Afrique, si l'on en croit l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation (FAO). Elle peut compter sur 72 millions de têtes de bétail (bovins, ovins et caprins). "Comme nous achetons le cuir localement, le gouvernement a fait le choix d'exonérer les acheteurs", révèle

Wei Yong Quan. "Quand nos chaussures arrivent aux États-Unis, nos clients ne paient pas de taxes à l'importation. C'est bénéfique pour eux, donc pour nous", ajoute-t-il.

Tout est mis en oeuvre pour séduire les investisseurs

En haut de la pyramide des mesures incitatives prises par le gouvernement, la loi du "tax free" pendant les cinq premières années qui suivent la création d'une usine. Chez Pittards, on reconnaît que l'exemption de taxes est leur "plus gros avantage". Rien à voir avec le système chinois. "Aujourd'hui, il faut signer un gros chèque ne serait-ce que pour être autorisé à venir en Chine", dit Reg Hankey, qui en est revenu du mythe de l'usine à ciel ouvert. "Les temps bénis de la Chine sont derrière nous", dit-il. C'est que l'Éthiopie n'hésite pas à se serrer la ceinture. "Quand vous importez des biens comme des machines pour votre manufacture, vous n'êtes pas taxé", explique Mayur Kothari. Cet avantage, Huajian en a aussi profité. "Ici, à part le cuir et les employés, tout est chinois", sourit Rainy, jeune employée pimpante au chignon soigné. L'Éthiopie se rêve en "lion africain" et sait y faire. "L'État nous soutient totalement", avoue Wei Yong Quan, qui explique : "L'Éthiopie a un besoin vital d'entrée de devises. Comme nous exportons toutes nos chaussures, nous injectons de plus en plus de monnaie étrangère dans l'économie."

Des insuffisances subsistent cependant

Cela dit, tout n'est pas aussi simple qu'on peut l'imaginer. Chez Pittards, le défi numéro un est la livraison à temps du produit. "La culture ici n'est pas tellement portée sur la performance", regrette Reg Hankey, qui bataille tout ce qu'il peut pour limiter les retards. C'est que, privée de côtes, l'Éthiopie voit défiler chaque jour des chapelets de camions en partance pour le port de Djibouti. La route ? Une simple deux-voies avec des nids-de-poule, souvent inondée à la saison des pluies. Résultat : il faut deux jours de transport pour arriver à bon port. Aussi, les chaussures de Huajian mettent trente-sept jours avant d'arriver aux États-Unis. Mais, pour le géant asiatique, le problème se trouve plutôt du côté des employés. "Ici, nous subissons un large absentéisme", pointe le manager. "Nous devons faire travailler 45 ouvriers sur une ligne de production. En Chine, 40 suffiraient", regrette-t-il. Suspendus au plafond des deux halls, les slogans rouge vif de type "la ponctualité est une responsabilité" passent inaperçus.

Dans l'entreprise Huajian, on est sur une autre planète

Chez Huajian, on n'a qu'un seul mot à la bouche : accélérer la productivité. Chaque lundi, "on fait comme à l'armée", raconte Rainy dans un large sourire. Les employés sont conviés dans la cour. Ils entonnent l'hymne de Huajian, en pas saccadés, le bras levé. Comme à l'armée. Les meilleurs ouvriers sont appelés sur le podium et applaudis. Les plus lents doivent s'excuser devant un parterre de 3 000 ouvriers, la tête renfoncée dans les épaules. Les nouvelles recrues sont humiliées, pour l'exemple. À l'entrée de l'usine, le portrait du grand patron, Zhang Huarong, est placardé, comme celle d'un héros. "Notre projet, c'est de posséder notre propre zone industrielle", explique Rainy, très fière. Dans la banlieue d'Addis-Abeba, Huajian a déjà acheté les terres. "Nous installerons nos ateliers et il y aura aussi un centre commercial, des dortoirs et une école pour former les ouvriers." D'ici cinq à dix ans,

Huajian devrait employer 100 000 personnes, grâce aux 2 milliards de dollars investis, pour un bénéfice annuel évalué à 4 milliards de dollars. D'ailleurs, Huajian est baptisée "la ville de la chaussure" par les Éthiopiens.

À côté des Chinois, les Turcs ont aussi leur usine

Pourtant, cette approche expansionniste n'est pas une exclusivité de l'entreprise chinoise. Les Turcs d'Ayka Addis sont également dans ce tempo. Plus grand fabricant de vêtements en coton du pays, le groupe manufacturier emploie plus de 7 000 ouvriers. Ses pyjamas, tee-shirts et leggings sont exportés vers l'Allemagne pour la marque low cost Tchebo. Dans cette immense usine de la banlieue d'Addis-Abeba, le processus de fabrication est réalisé de A à Z. Le coton arrive en ballots. Les vêtements ressortent empaquetés et étiquetés. Darial Tandogdu, directeur logistique, regrette de devoir encore importer une partie des matières premières depuis la Turquie. "Notre objectif est d'acheter nos terres, ici, en Éthiopie, afin de produire notre propre coton biologique", explique-t-il. D'ailleurs, début avril, Ayka Addis s'est approprié six hectares. Un début, car d'ici à la fin de l'année, le groupe devrait en posséder 15 000. Immense.

Autant d'éléments qui renforcent l'idée que quelque chose d'important se passe ici en matière manufacturière. Comme l'explique une consultante basée en Afrique de l'Est, "il ne fait aucun doute que l'Éthiopie sera le futur Pakistan, même si trouver du coton d'une certaine qualité est difficile. Explication : les fermiers l'emballent dans des sacs en plastique et ce plastique se confond au coton. Pire, il y a de la contamination par les insectes." En attendant que tous ces problèmes se règlent, l'Éthiopie, avec ses 45 millions d'hectares de terres arables, a le potentiel pour développer sa filière textile. Voilà qui permet de comprendre pourquoi les entrepreneurs aiment appeler l'Éthiopie le "Far East". Il est vrai que tout reste à y faire, ce qui en fait un pays, un espace à conquérir parce qu'à fort potentiel.